

Et au pire, on se mariera Le syndrome de Lolita

Élie Castiel

Number 309, August 2017

Et au pire on se mariera

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86142ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2017). Et au pire, on se mariera : le syndrome de Lolita. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 4-5.



ET AU PIRE,

ON SE MARIERA LE SYNDROME DE LOLITA

Et c'est à partir d'une histoire plutôt banale dont les événements ont lieu, de nos jours, dans un Hochelaga-Maisonneuve presque réinventé, quartier mis au service du cinéma, s'offrant à la caméra et aux personnages avec franchise, gravité, sans occulter aucune de ses caractéristiques, mais également ouvert à tous les changements, ne serait-ce que pour le film, pour revenir ensuite à sa condition initiale.

ÉLIE CASTIEL

Une curiosité d'ailleurs: le dépanneur du coin porte une kippa, donc est Juif; à ma connaissance, habitant dans le quartier, je suis étonné qu'un Juif portant ce signe religieux, donc suivant les préceptes de la religion, tient un dépanneur dans ce quartier. Bon, juste une observation qui pourrait, je l'espère, se révéler fausse. De retour au film, les rapports qu'entretient Léa Pool ne sont pas uniquement entre elle et les personnages, mais aussi avec les lieux, les atmosphères, les sons d'un quartier coloré qui ne cesse de changer... et l'esthétique du film dont la frontalité traverse des moments de pure noblesse de cœur, car lorsque la caméra ne répond pas à l'appel de circuler partout, le plan fixe contient quelque chose de phénoménal qui s'apparente à la photographie et, pourquoi pas, à l'écriture.

Du *Lolita* de Kubrick, d'après le roman de Vladimir Nabokov, Léa Pool a retenu la sensualité aguichante du personnage que la belle Aïcha investit pour son plus grand bien, ou le contraire.

Car de Simone de Beauvoir, Léa Pool semble avoir hérité la description viscérale, sociale et biologiquement politique du personnage; ici, Brigitte Bardot est devenue « Aïcha » et elle agit comme une adolescente du XXI^e siècle, ou peut-être pas. Parce que ses agissements sont entre la réalité et son imaginaire. Le vrai et le faux ne cessent de se juxtaposer dans ce très beau film

PHOTO: Aïcha, une force de caractère extra-diégétique



qu'il ne faut critiquer qu'après une très mûre réflexion. C'est un film qui saigne, non pas des gouttes de sang, bien que..., mais qui soumet l'âme à mille et une tentations bouleversantes qui font partie de la découverte du corps, celui qui change à chaque seconde de la vie.

C'est ce qui explique que le personnage d'Aïcha est de presque tous les plans — protagoniste dont s'empare Sophie Nélisse pour lui donner une force de caractère extra-diégétique, puissante, presque surréelle, ne reculant devant rien face aux forces inexplicables du désir et de la volupté. Plus rien n'existe. Il suffit de foncer.

Sa rencontre avec Baz, jeune homme qui a le double de son âge, très convaincant Jean-Simon Leduc, n'est pas non plus une anecdote de la quotidienneté, mais une sorte de révélation, de situation annonciatrice, comme si les anges licencieux de l'érotisme et particulièrement de la libido s'étaient donné rendez-vous pour s'occuper de cette nymphe. Jalouse de sa mère (Karine Vanasse), car elle a viré Hakim (très séduisant et solide Mehdi Djaadi), le beau-père de la petite, accusé d'avoir perpétré des attouchements sur la gamine). C'est toujours la même histoire, de ces histoires de journaux *trash* qu'on lit, malgré tout, avec passion, car lecteurs ou spectateurs, notre regard est toujours «voyeur». Qu'on le veuille ou pas. Et adolescente, la fugueuse Aïcha est devenue amie avec deux travelos adorables qui font le trottoir le soir venu et qui adorent leur copine comme si elle était leur propre fille.

Du *Lolita* de Kubrick, d'après le roman de Vladimir Nabokov, Léa Pool a retenu la sensualité aguichante du personnage que la belle Aïcha investit pour son plus grand bien, ou le contraire.

Entre l'homme et la femme en devenir, ou plutôt entre l'homme qui soi-disant a atteint une certaine maturité et la jeune femme, selon Léa Pool, deux mondes de différences. Et elle a bien raison. Deux idées sur le quotidien, deux idées sur la sexualité, deux idées sur la fidélité et sur la jalousie. Deux solitudes qui, pour la continuité du monde, ne peuvent vivre séparées. Mais qui dans *Et au pire, on se mariera*, titre on ne peut plus prémonitoire et négociateur, renferment tout ce qui est compromis, ententes à l'amiable, prises de risques, gagnants et perdants, comme dans toutes entreprises humaines. C'est de cela que parle aussi le film de Léa Pool, jamais aussi alerte face à son métier, donnant à l'image une importance capitale, d'où la clarté virginale des images en couleurs, l'ouverture magistrale des plans, comme si chacun d'eux invitait le spectateur à participer de loin à cette aventure qui tient du rituel.

Et puis une finale mélodramatique magnifiquement filmée, justement grâce à ses faux pas intentionnels, ses doutes, ses interrogations

Si femme (ou adolescente) veut, elle l'obtiendra. Et puis une finale mélodramatique magnifiquement filmée, justement grâce à ses faux pas intentionnels, ses doutes, ses interrogations — sur ce point, Léa Pool s'interroge sur la validité même du cinéma à s'incruster dans la vie privée des protagonistes — ses aléas, ses côtés voyeurs, ses choix avortées, ses compromis non partagés. C'est bien volontiers, car nous n'évoquerons pas certains films de Pool qui s'apparentent à cette œuvre limpide, bien formatée, et qui, stratégiquement, devrait atteindre un public d'adolescents, filles et garçons confondus, leur donnant la possibilité de voir de quoi est faite cette partie de leur vie. Donnant au nouveau Léa Pool la place qu'il mérite dans sa filmographie.

Avec *Et au pire, on se mariera*, Léa Pool revient en force et prouve que les cinéastes vétérans peuvent faire partie de la modernité, ont encore plusieurs choses à dire, et que, pour faire de bons films, il faut avoir une expérience de vie, une connaissance du social et plus que tout, un regard et une vision du monde aussi personnelle que conciliatrice et collective.

Car écrire professionnellement, c'est pour que les autres nous lisent; réaliser de la même façon, c'est pour que les autres voient en images ce que nous avons créé. Le cinéma, comme la critique, est une consécration qu'il faut mériter.

★★★½

■ **Origine:** Canada [Québec] / Suisse – **Année:** 2017 – **Durée:** 1 h 31 – **Réal.:** Léa Pool – **Scénario:** Léa Pool, Sophie Biennvenu, d'après son roman – **Images:** Denis Jutzeler – **Mont.:** Michel Arcand – **Mus.:** Michel Cusson – **Son:** Natalie Fleurant, Denis Séchaut – **Dir. Art.:** Patrice Bengle – **Cost.:** Michèle Hamel – **Int.:** Sophie Nélisse (Aïcha), Karine Vanasse (Isabelle), Jean-Simon Leduc (Baz), Isabelle Nélisse (Aïcha, enfant), Mehdi Djaadi (Hakim) – **Prod.:** Elisa Garber, Lyse Lafontaine, François Tremblay – **Dist.:** K-Films Amérique.